

On a vite fait le tour d'une si petite ville. J'ai déjà découvert derrière l'église une ancienne cour pleine de charme, et le meilleur coiffeur de l'endroit, qui habite une rue pavée adjacente. Lorsque je me suis éloigné de quelques pas de sa boutique, je me suis trouvé du même coup à la sortie de la ville, il y avait encore quelques pavillons de brique, la rue était sablonneuse et ressemblait à un chemin de terre. La forêt commençait tout de suite après. Je fis demi-tour, repassai devant l'église : la ville m'était devenue familière. En traversant l'ancienne cour, on arrive dans la rue principale ; maintenant, j'entre dans le café *À l'Aigle Rouge*, où j'écrirai quelques lignes. Dans ma chambre d'hôtel, je suis toujours tenté de me jeter sur le lit et de regarder passer les brèves heures du jour dans le désœuvrement. Cela me coûte beaucoup d'écrire, car j'ai de la fièvre et ma tête résonne comme sous l'effet de coups de marteau.

Je crois que si je rencontrais quelqu'un ici, je perdrais sur-le-champ tout contrôle de moi-même. Mais je ne dis mot, et je vais et viens sans parvenir à voir clair dans mes sentiments.

Le local me paraît plutôt étrange. En réalité, c'est une pâtisserie avec des rayons où sont exposés des gâteaux, et il y a une vendeuse qui porte un vêtement de laine noire et un tablier blanc. Dans le

coin se trouve un poêle de faïence bleu clair, et des banquettes sont adossées au mur, avec des dossiers raides et capitonnés.

Un jeune chien court ici et là en jappant, petit animal délaissé et pitoyable. Une femme aux cheveux gris tente de le caresser, mais il lui échappe en baissant craintivement l'échine. La vieille femme le suit, l'attire avec un morceau de sucre et lui parle sans arrêt à voix haute.

Je crois qu'elle n'a pas toute sa tête. Personne dans le local ne semble lui prêter attention.

Je n'ai encore écrit que deux pages et déjà les douleurs recommencent. Ce sont des points douloureux sur le côté droit, ils cessent dès que je m'étends ou que je bois un alcool fort. Mais je ne veux pas m'étendre, je pourrais écrire si bien maintenant, et cela me décourage d'être là, seul à ne rien faire.

La vieille insensée est partie, j'aimerais voir comment elle traverse la rue, et si elle continue dehors à parler tout haut comme font les mendiante aux cheveux gris à Paris.

Avant, je ne savais pas distinguer entre les malades et les éthyliques, je les observais avec une sorte d'effroi mêlé de respect. Maintenant je n'éprouve plus d'angoisse devant les êtres pris de boisson. J'ai souvent été ivre moi-même, c'est un état triste et beau, on y voit clair à propos de choses que l'on ne s'avouerait jamais sinon, de sentiments que l'on cherche à cacher et qui ne sont cependant pas ce qu'il y a de pire en nous.

Je me sens un peu mieux maintenant. Je vais devoir demander l'indulgence du lecteur pour ce que j'écris aujourd'hui. Mais Sibylle m'a dit qu'il n'était

pas permis que quelque chose demeurât absolument stérile – pas même les expériences les plus amères et les heures entièrement perdues de ma vie. Voilà pourquoi je tiens tellement, même dans cet état d'impuissance, à me laisser aller à ma faiblesse ; je la soumettrai plus tard à la critique. Il m'importera alors qu'une fois, d'une manière ou d'une autre, Sibylle me prenne au sérieux.

Le plus douloureux pour moi est d'être parti sans avoir pris congé de mon ami Magnus. Il est malade, alité depuis maintenant près de trois semaines, et je l'ai beaucoup négligé. Je l'ai vu voilà quelques jours ; il se portait assez mal. Il était allongé dans la pièce derrière son atelier, le médecin était justement auprès de lui et me serra la main. Il l'examina en silence, étudia la courbe de température et donna des instructions au fils du portier. Ce dernier est un jeune homme de dix-huit ans environ, pâle et maigre, il fait la cuisine pour Magnus et se charge d'ores et déjà de tous les soins. Lorsque vient une visite, il la mène lui-même à l'atelier et disparaît ensuite dans la cuisine. Il reste là jusqu'à ce que Magnus l'appelle. Il lui est très dévoué... Le médecin lui a donné une ordonnance et l'a envoyé à la pharmacie. « Un brave garçon », me dit-il. Et Magnus sourit, et l'on oublia tout simplement ma présence. Le médecin sortit et j'attendis que le garçon revienne de la pharmacie.

« As-tu encore de l'argent? » demandai-je à Magnus.

« Avons-nous encore de l'argent? » demanda Magnus au jeune homme qui répondit : « Tu m'as donné dix marks hier, cela nous suffira pour le moment. »

Ils se tutoyaient.

Je partis alors, et quelques jours plus tard, Magnus m'envoya une invitation à dîner d'un diplomate britannique qu'il avait obtenue pour moi, à laquelle il avait joint une lettre. Depuis, je n'ai plus eu de nouvelles de lui.

Avant, j'éprouvais sans cesse le besoin de m'expliquer à tout le monde pour pouvoir vivre en accord avec chacun. Et cependant je haïssais toute verbosité. Mais je ne sais pas si je la haïssais parce que j'y succombais continuellement, ou bien parce que je voyais à quel point sont vaines toutes les tentatives de se faire comprendre, même de ses meilleurs amis.

Je dis « avant », et j'entends par là le temps d'il y a trois mois. Je me suis toujours défendu des périodisations purement extérieures parce que je détestais toute discipline imposée. Je dois maintenant m'habituer à ce que les choix soient libres, et c'est comme si j'étais devenu adulte en une seule nuit. La nuit dernière, j'aurais pu voir Sibylle au Walltheater, j'avais en effet le choix. Mais c'est alors que je suis parti. Et avant cette nuit, je n'aurais pas supporté de rester un seul jour ici. Je ne savais rien de la solitude. Je supporte même d'être mal compris de mes amis. Jusqu'ici en effet, mon seul désir avait toujours été de m'assurer la bienveillance de mes amis, et, dans ce but, je gaspillais toute mon amabilité. Et bien plus encore.

C'en est fini, maintenant. Qui sait ce qui en résultera ?